

# LE MONUMENT AUX MORTS DE LA GUERRE 1914-1918 À LA CATHÉDRALE

Disposé presque en passe-muraille dans le vaste bas-côté sud du chœur de notre cathédrale, le monument à la mémoire des morts pour la patrie de 1914-1918 n'attire guère l'attention. Il est pourtant l'une des œuvres majeures de l'enfant du pays omniprésent dans sa ville natale, le sculpteur Albert ROZE, alors au sommet de sa carrière. Ne disait-il pas un jour de confiance peu avant sa mort : « La Cathédrale, mais c'était pour moi le Panthéon ! » (interview Sprécher 1949).

L'historique complexe et mal connu du monument nous transmet le souvenir de deux grands évêques : celui de la guerre, André DU BOIS de la VILLERABEL nommé en 1915 et qui s'employa aux heures noires d'avril 1918 à sauver la cathédrale, et celui de l'après guerre arrivé en 1921 dans un diocèse aux deux tiers dévasté, le bon et bienfaisant Charles LECOMTE, mort à la tâche en 1934. Ses funérailles furent, dit-on, une apothéose.

La composition du monument un peu conventionnelle dans son balancement de voiles d'une solennité par trop rigide et symétrique se lit facilement. Une lettre pastorale de Mgr de la VILLERABEL en octobre 1920 décrit :

« L'image de Marie y occupera la place d'honneur, le soldat mort en occupera le premier plan ; à gauche, le vieux père, la mère vénérable, à qui la sérénité de l'âge rend la résignation plus aisée bien que le deuil soit inconsolable, viennent vers leur fils mort.

« à droite la veuve brisée par la douleur s'avance en se raidissant contre le coup qui la broie, qui l'écrase ; l'enfant avec l'insouciance propre à son âge songe plutôt aux couronnes et aux palmes qu'il vient déposer sur la tombe du vainqueur. »

Une marche au premier plan invite à s'agenouiller.

La toute première esquisse de ROZE concrétisée par un petit bas-relief en plâtre montrait la Vierge de Pontmain coiffée d'une sorte de barrette, les bras étendus à l'horizontale. Elle porte une robe parsemée de minuscules étoiles, avec une petite croix en guise de décoration. A l'horizon s'étale un large panorama de la ville d'Amiens : quartiers en flammes, maisons détruites, mais la cathédrale est intacte que borde la Somme. Le poilu est en gisant casqué ; les deuilants ne sont que trois : à gauche la mère agenouillée en prière ; à droite la veuve éplorée et son fils. Sur le socle on lit : DIEU – HONNEUR ET PATRIE (voir fig. ci-contre) (1).

L'avant-projet de novembre 1920 présenté en maquette et diffusé par la gravure reprend la mise en page initiale, tout en ajoutant à gauche le vieux père au visage douloureux. Le poilu serre de la main



Avant-projet d'Albert ROZE pour le monument aux morts de la cathédrale avec la figure de Notre Dame d'Espérance de Pontmain maquette exposée en novembre 1920.

1. Le premier projet du Monument aux morts de la cathédrale, bas-relief en plâtre trouvé avec d'autres vers 1969 par P. et V. FOUCART dans l'atelier délaissé de ROZE, a été remis à la famille SARAZIN pour un musée-mémorial resté à l'état de bonne intention.

le drapeau ; nouvelle devise : PRO ARIS ET FOCIS – CECIDIT VICTOR (Il est tombé, le vainqueur, pour ses champs et son foyer).

En 1921 ROZE revient à un type plus général de Vierge nimbée et drapée à longs plis, ce qui mérite explication. C'est à titre votif qu'au départ la Vierge devait représenter Notre Dame de Pontmain en Mayenne, à laquelle VILLERABEL, en tant que breton et ancien vicaire général de Saint-Brieuc, vouait un culte particulier. L'évêque rappela dans une lettre de juin 1920 que celle qu'il se plaît à nommer la Notre Dame d'Espérance de Pontmain était apparue aux yeux ravis des enfants du pays le 19 janvier 1871 pour écrire dans les cieux le message du salut. Dès lors l'invasion allemande fut brusquement arrêtée et un terme mis à la désastreuse guerre de 1870.

De là vint qu'au printemps 1918, quand une pluie d'obus s'abattit sur la cathédrale, atteignant notamment le triforium, VILLERABEL fit le vœu à Notre Dame de Pontmain d'une statue, d'une confrérie et de douze messes pour obtenir la préservation de sa cathédrale dans ses œuvres vives. A cet effet, il écrivit directement deux lettres pressantes au pape BENOIT XV qui aussitôt par le canal du nonce à Munich put alerter le chancelier Von HERTLING, lequel obtint de suite une audience de l'empereur GUILLAUME II au résultat positif. Le bombardement de la cathédrale cessa en mai 1918.

La statue de Notre Dame de Pontmain commandée à ROZE fut exposée en maquette dans la cathédrale, chapelle de Notre Dame de Pitié, le 27 mars 1920. L'exemplaire en marbre eut pour destination l'église de Saint Thomas d'Aquin à Paris où nous la supposons toujours présente.

A ce moment l'évêque VILLERABEL conçut le projet de conjuguer le mausolée des soldats morts au combat avec son ex-voto personnel " à Notre Dame d'Espérance de Pontmain, premier rayon venu du Paradis, espoir que le Fils de Dieu se laissant fléchir avait pris en pitié son peuple de France ". C'est l'esprit du fameux vœu national du Sacré-Cœur de Montmartre, formé en décembre 1870 peu avant l'apparition.

Une lettre épiscopale de novembre 1920 explicite le dessein : " Vos morts auront leur mausolée qu'éclairera l'image de Notre Dame d'Espérance ".

Alors tout s'accélère : diffusion par tracts de l'avant-projet de ROZE (fig. ci-contre), exposition de maquette, appel de quêtes et souscription. Un Comité d'Honneur est formé où entrent l'architecte DOUILLET et le doyen de Notre Dame, l'abbé CALIPPE qui connaissait bien ROZE, son voisin rue Boucher de Perthes (ROZE fera son buste pour l'église de Bovelles).

Il y eut un comité de dames patronesses formé de Mesdames Georges ANTOINE, BOUCTOT-VAGNIEZ, JARRY et de CLERMONT-TONNERRE. Rappelons que la belle Madame JARRY, épouse du notaire de ce nom, avait servi de modèle pour le buste de la Marie sans chemise.

Et voilà que le 10 décembre 1920 Mgr de la VILLERABEL est nommé archevêque de Rouen et le mois suivant quitte son siège d'Amiens, laissant à son successeur, Mgr LECOMTE, venu de Lille, le soin d'ériger le " monument du souvenir et de la reconnaissance ". Ce fut cause sans doute que Notre Dame de Pontmain s'effaça pour une figure drapée et nimbée d'un type plus intemporel mais certes moins original qu'on peut à la rigueur imaginer être la patronne de céans, Notre Dame d'Amiens.

Le monument définitif signé-daté : A. ROZE 1923 est inauguré le 16 décembre 1923 sous la présidence de l'archevêque De la VILLERABEL. La Vierge continue de se détacher sur le panorama à peine esquissé de la ville d'Amiens : à gauche, les ruines ; à droite, la cathédrale préservée.

Après quoi, le 6 avril 1924, en présence du nonce Mgr CERETTI, on déposa solennellement au pied du monument dans des coffres de bronze à valeur d'urnes funéraires les noms de tous les soldats du diocèse " qui furent les héroïques martyrs de la Patrie ". Ils y sont toujours. Une lampe due au ferronnier Edgar BRANDT brûlait jour et nuit (qu'est-elle devenue ?)

Douze ans plus tard le grand prince de l'Eglise qu'était Mgr Du Bois de la VILLERABEL connaissait le plus triste des destins : le 2 mai 1936 comme un coup de tonnerre Mgr CHOLLET, archevêque de Cambrai nommé par Rome administrateur apostolique de Rouen *sede vacante*, lui notifiait le décret du Saint-Office qui le déposait à l'âge de soixante-douze ans après qu'il eut refusé énergiquement à diverses reprises de démissionner.

Se terminait un violent conflit avec son vicaire général l'abbé René BERTIN, prêtre picard ramené par lui d'Amiens, d'abord porté aux nues au point de devenir l'*alter ego* de l'archevêque, promu au plus brillant avenir, nommé prélat romain, puis par une chute verticale tombé en totale disgrâce à cause de l'empire exercé sur VILLERABEL par sa gouvernante et infirmière bretonne Marie BARRA.

Homme fragile, influençable et impulsif, d'où ses maladroites et engouements successifs, VILLERABEL avait commis la faute majeure de porter plainte au printemps 1935 contre Mgr BERTIN pour détournements dans la gestion des fonds du diocèse et de diverses maisons religieuses en saisissant la justice laïque, c'est-à-dire le Procureur de la République. A tort, semble-t-il, car un non-lieu intervint le 13 novembre 1936, la plainte de l'évêque ne reposant sur aucun fondement juridique. Le pape PIE XI fut aussi indisposé par les sympathies actives de l'archevêque pour l'Action Française.

Avec le recul du temps il apparaît que la raison de cette mesure rarissime de déposition d'évêque fut chez VILLERABEL une détérioration physique et mentale précoce qui lui enlevait sa liberté de jugement (voir le livre très remarquable de Nadine-Josette CHALINE, professeur à la Faculté d'Amiens, *Des Catholiques Normands sous la 3ème République*, 1985, pp. 217-224, et aussi 184-186). L'affaire BERTIN est au vrai l'affaire De la VILLERABEL.

Déposée sous cadre au Trésor, un beau témoignage de l'esprit chevaleresque de Mgr De la VILLERABEL est une lettre qu'il adressa le 14 octobre 1919 aux troupes australiennes en cordial au revoir :

« Quelle que soit l'horreur de la guerre, elle n'en développe pas moins jusqu'au sublime les plus nobles vertus de l'homme : la vaillance, l'esprit de sacrifice, la ténacité dans les desseins, l'endurance dans le travail, le culte de l'honneur, la fraternité militaire, l'inflexible discipline, le sens de l'ordre, de l'autorité et de la hiérarchie. »

Les brumes de la fin ne peuvent faire oublier les démarches au tranchant d'acier d'avril 1918 qui firent taire les canons braqués sur la cathédrale.

## LE BUSTE DE MONSEIGNEUR LECOMTE (1)

ROZE exécuta aussi sur pose le buste en marbre de Monseigneur LECOMTE peu avant sa mort survenue le 17 août 1934 au cours d'une opération plutôt bénigne, mais le prélat était épuisé par un zèle débordant et une activité inlassable. Rarement évêque fut plus regretté, si l'on se reporte aux journaux de l'époque comme à l'oraison funèbre de l'évêque de Lille LIÉNART (futur cardinal). A sa nomination VILLERABEL annonça : « Le diocèse d'Amiens aura un cœur pour le diriger. » Ses confrères le disaient « le plus aimable et le plus aimé des évêques » et l'appelaient le « sourire de l'épiscopat français ». Il se révélait le père de tous par une bonté conquérante et une douceur inaltérable. Il séduisait enfin par ses dons d'orateur. Notre cher M. MACREZ en a gardé un souvenir ému.

Au regard d'une telle vie de dévouement pour la reconstruction des églises en ruines du diocèse, n'y aurait-il pas lieu de mettre en meilleure place son buste, à présent en pénitence sur un socle presque à hauteur du sol ? Nous le verrions volontiers en orant discret près du Monument aux morts qu'il a aidé à élever.

Jacques FOUART



1. LECOMTE Charles, né à Comines (Nord) en 1867, fils de distillateur, supérieur du Collège de Tourcoing, puis du grand séminaire de Cambrai, vicaire général du diocèse de Lille en 1913 sous Mgr CHAROST, otage des allemands en 1914.